

Passé de mode, le blues? Enfin traduit en français, *Deep Blues* de Robert Palmer reste d'une actualité confondante

LE BLUES, UN LABYRINTHE



Le guitariste et chanteur Muddy Waters à Paris (Maison de Radio France) en 1976.

LIONEL
DECOSTER / CC

ALAIN MEYER

Livre ► Le blues doit-il ressortir du formol tous les vingt-cinq ans pour refileur son vieux bourdon et sa maladie du cœur aux nouvelles générations? Et qu'ainsi d'esgourde, on se souvient de son message fondamental? Celui qu'avait délivré Charley Patton dans «Tom Rushen Blues»: «I'm gonna tell you folkses just how he treated me, Aw he caught me yellin', I was drunk as I could be.» («Je vais vous dire les amis comment il me traitait, il m'a attrapé alors que je criais, bourré comme pas permis»).

Cette peine éternelle ébranlait celles et ceux qui ont pu croquer un jour, jadis, les eaux fangeuses du Delta. Périple initiatique dans le Mississippi rappelant un peu le voyage en zig-zag de Rodolphe Toepffer. Le blues est d'abord «un itinéraire labyrinthique», tel que le décrivait avec passion et fine précision feu l'écrivain et musicologue étatsunien Robert Palmer dans *Deep Blues*. D'abord publié chez Penguin Books en 1982, cette bible du blues du Delta ressort ces jours aux éditions Allia à Paris, enfin traduite en français.

Crise raciale

Hollandale, Rolling Fork, Yazoo City, Jackson, Bobo, Natchez. On peut honnir l'Amérique du Nord, sa politique et ses outrances. Mais rien que l'énoncé rythmé de ces noms colorés de bleds largués sur la mappemonde inciterait aujourd'hui encore à taper des pieds sous – et des poings sur – la table. Terres et âmes douloureuses mais chantantes. Terres noyées aussi sous les pluies torren-

tielles. Bien avant le passage de Katrina à La Nouvelle-Orléans en 2005, les éléments s'étaient déjà déchaînés à travers le Mississippi, comme annonciateurs de la suite. Entre l'hiver et le printemps 1927, des tornades et toute une série de tremblements de terre avaient fait sortir les eaux du fleuve en direction des basses-terres, raconte Palmer.

Chez Robert Palmer, l'expression de «maladie du cœur» revient continuellement pour qualifier le blues

Dans la petite localité de Greenville, le long du fleuve où allait grandir le bluesman T-Model Ford signé chez Fat Possum, beaucoup d'habitants-e-s disaient avoir vu voguer les bateaux au-dessus des maisons, au loin, tant les eaux étaient montées. Entassés à plusieurs à l'intérieur de tentes dans les contreforts de ces villes modestes, des milliers d'Afro-Américain-e-s avaient vu des Blancs faire le ménage.

L'émotion libérée

À Greenville précisément, «un Noir récalcitrant» avait été abattu par un garde à la gâchette facile au lendemain des inondations. Rien qu'à travers ce récit, *Deep Blues* est captivant de modernité. S'ensuit une crise raciale... et forcément un

morceau de blues et une chanson triste à pleurer comme un butin de guerre. Dans «High Water Everywhere», Charley Patton n'avait pas fait mention du meurtre de Greenville. Il préféra puiser dans ses entrailles ce que ces événements avaient signifié émotionnellement pour sa pomme.

L'une des grandes leçons de l'ouvrage de Robert Palmer réside dans ce rappel: le blues a introduit un élément essentiel par rapport à la musique noire chantée jusqu'alors. Les chansons d'avant parlaient «de mécaniciens de chemin de fer et de desperados». Avant le blues, les chanteurs-narrateurs étaient restés indifférents à leurs propres sensations.

De bons chroniqueurs et journalistes certes, mais sous le poids encore de la mainmise blanche, privés de leurs émotions vives. Comme anesthésiés. Et pour cause: la ségrégation battait son plein et bâillonnait toutes les pulsions. Pourtant, enchaînés, les casseurs de cailloux martelaient déjà de leurs antennes cette terre qui souffrait d'injustices, hantée par les cauchemars du Deep South.

Mojo working?

Le blues renversa donc la vapeur. Tellement pris dans son histoire «que l'implication du bluesman est alors devenue sujet général et contenu de la chanson», analyse Robert Palmer. D'où l'expression de «maladie du cœur» qui revient continuellement chez lui pour qualifier cette musique. Et aussi un peu d'héroïsme dans le contexte de l'époque. «Un homme qui a compris sa valeur et croit en sa liberté», en chan-

tant comme si rien d'autre n'importait. Alors une fois cette liberté acquise, les jeux de guitare, le *picking* et les lamentations ont pu se transmettre plus aisément d'une génération à l'autre. Jusqu'à émouvoir des Blancs, là-bas ou ailleurs.

Quitte aussi à modifier la face de la musique contemporaine. Parmi les précurseurs du old blues, Charley Patton ou Son House avaient été observés par leur descendance. Comme Muddy Waters avait disséqué le célèbre «Preachin' Blues» de Robert Johnson, qui fera lui aussi les frais d'une nouvelle biographie dont la parution est agendée aux éditions Le Mot et le Reste le 21 janvier prochain. Et ainsi allait la vie dans le sud. Ni la foudre, ni les coups de bâton ou les coups de fusil, ni les tornades n'auront eu raison de ce *mojo* magique qui accompagnait cette musique ressassée pour éviter les guêpiers.

«Les *mojos*, on y croyait tous», confia un jour Muddy Waters à l'auteur de *Deep Blues*. L'amulette vaudou pouvait chasser les mauvais esprits, disait-on. Mais la communauté noire de Louisiane croyait davantage à cette bonne étoile que ceux du Delta. Au point que l'envoûtement par le *mojo* allait les attirer vers La Nouvelle-Orléans. Mais les mauvais esprits pouvaient anéantir la fameuse amulette... en l'arrosant de piment et de sel. Ce que d'aucuns s'amuserent à faire en pleine période de *mojobashing*.

Radars à défaut d'école

Natif de Rolling Fork, Muddy Waters, né McKinley Morganfield, composa pour sa part «Louisiana Blues» en 1950, qui devint un succès. L'une des premières plaintes sur les pouvoirs magiques du *mojo*. Enregistrement pour le compte de Chess Records avec l'harmonica de Little Walter en bonus. Une pièce entrée cette année-là (encore) dans les Race Records, c'est-à-dire le classement des disques de musique noire achetés par les Afro-Américains.

Palmer réhabilite dans *Deep Blues* des centaines de vies et de destins par le truchement de ragots, faits avérés et devinettes. Genre «qui a donné sa première guitare à Howlin' Wolf?» Waters «n'avait pas eu beaucoup de temps pour aller à l'école», précise encore le musicologue de l'Arkansas. La musique l'avait accaparé très jeune.

A défaut de savoir lire, ses yeux et ses oreilles avaient capté tout ce qui méritait d'être transmis plus loin. Des radars qui sauveront plus tard Waters de la folie qui s'emparait des *juke joints*, ces clubs enfiévrés où à la nuit tombée et l'alcool aidant les affaires se tranchaient. Et pas que les affaires. Ni les pions, ni les livres – sauf *Deep Blues* – n'arrivent à la cheville de ce savoir instinctif et son rendu lancinant. I

Robert Palmer, *Deep Blues*, Ed Allia, 2020, 448 pp.

Jonathan Gaudet, *La Ballade de Robert Johnson*, Ed. Le Mot et Le Reste, janvier 2021, 352 pp.